



HAL
open science

Ortega y Gasset pendant la guerre d'Espagne (1936-1939): l'ambiguïté au service de la continuité

Eve Giustiniani

► To cite this version:

Eve Giustiniani. Ortega y Gasset pendant la guerre d'Espagne (1936-1939): l'ambiguïté au service de la continuité. Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne, 2006, 37-42, pp.301-325. hal-01475630

HAL Id: hal-01475630

<https://amu.hal.science/hal-01475630v1>

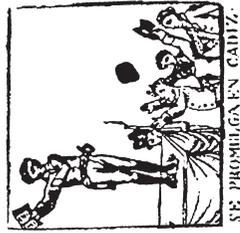
Submitted on 22 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Des Lumières au libéralisme
Hommage à Gérard Dufour



Centre National de la Recherche Scientifique
Université de Provence
Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme



BULLETIN D'HISTOIRE CONTEMPORAINE DE L'ESPAGNE

CNRS - Université de Provence - UMR TELEMME
Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme

Adresse

Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne
Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme
UMR TELEMME- Université de Provence B.P. 647
F-13094 AIX-EN-PROVENCE CEDEX 2
Téléphone : 33 (0)4 42 52 42 05
Télécopie : 33 (0)4 42 52 43 73
Courrier électronique: Paul.Aubert@univ-provence.fr

Rédaction

Paul AUBERT (Université de Provence)
José Luis de la GRANJA (Universidad del País Vasco)
Jean-Michel DESVOIS (Université Michel de Montaigne-Bordeaux III)
Pierre MALERBE (Université de Toulouse-Le Mirail)

Conseil de rédaction

Michael ALPERT (University of Westminster), Alicia ALTED (UNED, Madrid), Julio ARÓSTEGUI (Universidad Complutense, Madrid), Jean-François BOTREL (Université Rennes II – Haute Bretagne), Gérard BREY (Université de Franche-Comté – Besançon), Danièle BUSSY GENEVOIS (Université Paris VIII – Saint-Denis), Jordi CASASSAS (Universidad Central de Barcelona), Geneviève CHAMPEAU (Université Michel de Montaigne – Bordeaux III), Gérard CHASTAGNARET (Université de Provence), Giuliana DI FEBBO (Università di Roma), Gérard DUFOUR (Université de Provence), Juan Francisco FUENTES (Universidad Complutense, Madrid), Eduardo GONZÁLEZ CALLEJA (CSIC, Madrid), Jean-Louis GUERENA (Université François Rabelais – Tours), Michèle GUICHARNAUD-TOLLIS (Université de Pau), Elena HERNÁNDEZ SANDOICA (Universidad Complutense, Madrid), Ricardo MIRALLES (Universidad del País Vasco), Serge SALAÛN (Université Paris III – Sorbonne Nouvelle), Manuel SUÁREZ CORTINA (Universidad de Cantabria)

Directeur de la publication: Paul AUBERT

Dépôt légal: 2ème trimestre 2007
ISSN 0987-4135

Índice

Le <i>Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne</i> a vingt ans	9
El <i>Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne</i> cumple veinte años.....	10

DES LUMIÈRES AU LIBÉRALISME (Hommage à Gérard DUFOUR)

Paul AUBERT, « Aux origines de l'Espagne contemporaine ».....	13
Gérard DUFOUR, « Publications ».....	19
Gérard DUFOUR, « Présentation ».....	27
Gérard DUFOUR, «Del discurso histórico de las Luces al liberalismo».....	33
Jean-René AYMES, «La controversia historiográfica en la España de la primera mitad del siglo XIX»	47
Lucienne DOMERGUE, «La imagen del otro: España tal y como aparece en el <i>Moniteur Universel</i> a principios de la Revolución Francesa (1790-1792)».....	71
Elisabel LARRIBA, «Manuel Godoy, protecteur des Lettres et des Arts. Réalité et mythification dans les <i>Mémoires</i> du Prince de la Paix»	93
Richard HOCQUELLET, «Passeurs de modernité: engagement et médiation au début de la Révolution espagnole (1808-1810)».....	117
Jean-Baptiste BUSAALL, «Les deux faces de la 'Constitution historique' de la Monarchie espagnole pendant la révolution libérale ».....	133
Alberto GIL NOVALES, «Las Sociedades patrióticas».....	155
Beatriz SÁNCHEZ HITA, «El fraile que se hizo ciudadano. Olavarieta/Clararrosa y la reforma eclesiástica del Trienio liberal».....	169
Emilio LA PARRA LÓPEZ, «El rey y la contrarrevolución absolutista al final del Trienio constitucional».....	189
Joaquín VARELA SUANZES, «La construcción del Estado en la España del siglo XIX : una perspectiva constitucional».....	205
Juan Francisco FUENTES, «El nacimiento de la opinión: de la sociabilidad censitaria a la sociabilidad popular en la España liberal».....	215
Pierre GÉAL, «La creación de los museos en España».....	231
Christian DEMANGE, «Mémoires de la Guerre d'Indépendance : le Centenaire des Cortès de Cadix ou le libéralisme en question ».....	245

ESTUDIOS

Gonzalo PASAMAR ALZURIA, «Orígenes de la profesionalización de historiador en España».....	279
Isabelle RENAUDET, «Le rôle des associations professionnelles dans la construction identitaire : l'exemple du groupe de médecins titulaires dans l'Espagne rurale (fin XIX ^e -début XX ^e siècle) »	290
Eve GIUSTINIANI, «La position politique d'Ortega pendant la guerre d'Espagne (1936-1939) : l'ambiguïté au service de la continuité».....	301
Josep SÁNCHEZ CERVELLÓ, «Lecciones portuguesas en la democratización española (1974-1976)».....	327

TESIS

Philippe LAVASTRE, <i>Valladolid et ses élites : dynamique sociale et croissance urbaine en Vieille-Castille (des années 1840 à la fin du XIX^e siècle)</i>	343
Jorge CAGIAO y CONDE, <i>Décentralisation ou fédéralisme ? discours fédéralistes dans la Galice du Sexenio revolucionario (1868-1874)</i>	346
Almudena DELGADO LARIOS, <i>Les facteurs idéologiques de la politique extérieure de l'Espagne (1833-1931)</i>	348
Nadia AÏT BACHIR, <i>La presse régionale en Espagne au tournant du xxe siècle. Entre régénération et recherche identitaire : le cas de la Revista de Extremadura</i>	353
Gemma RUBÍ, <i>El mundo de la política en la Cataluña urbana de la Restauración. El caso de una ciudad industrial: Manresa, 1875-1923</i>	356
Olivia SALMÓN MONVIOLA, <i>La Franc-maçonnerie à Madrid. Communication et productions culturelles (1900-1936)</i>	359
Leyre ARRIETA ALBERDI, <i>La política europeísta del PNV en el exilio (1945-1977)</i>	362
Arantza SARRÍA, <i>Cuadernos de Ruedo Ibérico (1965-1979). Exilio, cultura de oposición y memoria histórica</i>	366
Gloria GARCÍA GONZÁLEZ, <i>La ruptura comunicativa como respuesta democrática. La participación de Triunfo en el asentamiento de la cultura cívica en España, 1976-1977</i>	377

RESEÑAS

Maximiliano BARRIO GOZALO, <i>El Real Patronato y los obispos españoles del Antiguo Régimen. 1556-1834</i> (Gérard DUFOUR).....	383
Christian DEMANGE, <i>El Dos de Mayo. Mito y fiesta nacional. 1808-1958</i> , (Gérard DUFOUR).....	384
Antonio MOLINER PRADA, <i>La guerrilla en la Guerra de la Independencia</i> (Emilio LA PARRA).....	386
José ZAMORA BONILLA, <i>Ortega y Gasset</i> (Eve GIUSTINIANI).....	389
Nigel TOWNSON, <i>La República que no pudo ser. La política de centro en España (1931-1936)</i> (José María TÁPIZ).....	391
Eduardo RUIZ BAUTISTA, <i>Los señores del libro: propagandistas, censores y bibliotecarios en el primer franquismo (1939-1945)</i> . (Pedro BARRUSO BARÉS).....	394
Fernando MOLINA APARICIO, <i>La tierra del martirio español. El País Vasco y España en el siglo del nacionalismo</i> (Joseba LOUZAO VILLAR).....	396
Miguel de UNAMUNO, <i>Manual de quijotismo. Cómo se hace una novela. Epistolario con Jean Cassou</i> (Paul AUBERT).....	399
Jesús Antonio MARTÍNEZ MARTÍN ; Ana MARTÍNEZ RUS ; Raquel SÁNCHEZ GARCÍA, <i>Los patronos del libro. Las asociaciones corporativas de editores y libreros</i> (Jean-Michel DESVOIS).....	403
Santos JULIÁ, <i>Historias de las dos Españas</i> (Paul AUBERT).....	405
Enrique MORADIELLOS, <i>Franco frente a Churchill: España y Gran Bretaña en la Segunda Guerra Mundial (1939-1945)</i> (Juan AVILÉS).....	410
Jordi GRACIA, <i>La resistencia silenciosa. Fascismo y cultura en España</i> (Eve GIUSTINIANI).....	414

BIBLIOGRAFÍA

José Luis de la GRANJA, «Sabino Arana y el nacionalismo vasco en la España de la Restauración».....	421
---	-----

IN MEMORIAM

« Pierre Vilar (1906-2003) », Joseph PÉREZ.....	459
---	-----

BULLETIN DE SOUSCRIPTION.....	475
-------------------------------	-----

HOJA DE PEDIDO.....	476
---------------------	-----

ORTEGA Y GASSET PENDANT LA GUERRE D'ESPAGNE (1936-1939) : L'AMBIGUÏTÉ AU SERVICE DE LA CONTINUITÉ

Eve GIUSTINIANI
(Université de Provence-UMR Telemme)

Au regard du parcours intellectuel, politique, philosophique d'Ortega, il est difficile de croire au silence politique qu'il proclame en 1932. Ce silence est de surface : on sait aujourd'hui qu'il a, en privé, pris position en faveur du camp « national », ce qui est paradoxal étant donné le caractère libéral de sa pensée politique.

Sans résoudre cette apparente contradiction, la critique¹ étudiant la politique chez Ortega y Gasset prend habituellement pour limite chronologique l'année 1933, où le penseur « arrête » l'activité politique. Seuls quelques ouvrages prennent en compte l'évolution de ses idées politiques une fois qu'il a interrompu sa pratique². C'est en effet à la fin de l'année de ses cinquante ans que l'intellectuel, homme de presse et député de l'Assemblée constituante républicaine de 1931 prend publiquement (et définitivement, semble-t-il) sa retraite politique, signifiant dans de célèbres articles du quotidien libéral *El Sol* son désaccord croissant avec la tournure qu'adopte la jeune Seconde République³.

Le penseur souhaite dorénavant se consacrer pleinement à la philosophie, estimant, pour ce faire, devoir se retirer de la vie politique, qu'il juge superficielle et contingente. Il se consacre ainsi à l'approfondissement de la raison historique, outil philosophique destiné à une compréhension à la fois historique, psychologique et culturelle des sociétés humaines. Ce n'est pas la première fois qu'Ortega annonce une telle retraite : il écrit déjà des textes semblables en 1916, en 1922 ou en 1925⁴, déçu par l'échec de ses projets politiques, comme s'il y

1 C'est par exemple le cas des travaux de Javier Lalcega (*El idealismo político de Ortega y Gasset. Un análisis sintético de su filosofía política*, Madrid, Cuadernos para el Diálogo, 1974); et Francisco López Frías (*Ética y política. En torno al pensamiento de J. Ortega y Gasset*, Barcelone: Biblioteca Universitaria de Filosofía, 1985).

2 Hormis les biographies de Javier Zamora Bonilla (*Ortega y Gasset*, Barcelone, Plaza&Janés, 2002) et de José Luis Abellán (*Ortega y Gasset y los orígenes de la transición democrática*, Madrid, Espasa-Calpe, 2000), on trouve une approche de l'Ortega d'après 1933 dans les ouvrages critiques d'Antonio Elorza, *La razón y la sombra. Una lectura política de Ortega y Gasset*, Barcelone, Anagrama, 1984 ; de Gregorio Morán, *El Maestro en el exilio*, Barcelone, Tusquets, 1998 ; ainsi que de Jordi Gracia, *La resistencia silenciosa. Fascismo y cultura en España*, Barcelone, Anagrama, 2004..

3 Sur la période républicaine d'Ortega, voir Paul Aubert, « Los intelectuales en el Poder (1931-1933) : del constitucionalismo a la Constitución », *La II República -El primer bienio*, M. Tuñón de Lara, dir., J.L. García Delgado, ed., Madrid, Siglo XXI, 1987, p.169-231; et Margarita Márquez Padorno, *La Agrupación al Servicio de la República. La acción de los intelectuales en la génesis de un nuevo Estado*, Madrid, Fundación José Ortega y Gasset/ Biblioteca Nueva, 2003.

4 Ces textes se trouvent dans les Œuvres Complètes de l'auteur publiées en 1983 par la *Revista de Occidente* (citées en chiffres romains pour le volume, en chiffres arabes pour la page);

cherchait une justification a posteriori, se théorisant comme intellectuel et non comme homme d'action. Il a, à chaque fois, démenti ses propres affirmations en se réengageant dans une cause publique (résistance contre Primo de Rivera, création du parti pro républicain *Agrupación al Servicio de la República*). Ce va-et-vient entre phases d'action et phases de retrait, et leur postérieure théorisation légitimatrice est devenu presque systématique chez le penseur.

On peut ainsi s'interroger sur la nature du fameux silence politique proclamé en 1933, et «légitimé» par la Guerre civile. Il est peu probable qu'Ortega cesse brutalement de s'intéresser à la politique, à plus forte raison lorsque l'Espagne, puis l'Europe, basculent dans la guerre. Pendant la décennie 1936-1946, le philosophe s'exile : il se réfugie d'abord en France, d'où il visite la Hollande (1936-1939), puis il part à Buenos Aires, pour son troisième et plus long séjour argentin (1939-1942), et il revient enfin en Europe, choisissant le Portugal (1942-1946) comme «observatoire» et refuge, avant de revenir dans l'Espagne désolée du premier franquisme.

Pendant la Guerre civile espagnole, on sait qu'Ortega a, en privé, fait le choix de soutenir le camp «national» face aux républicains. Le silence politique officiel n'implique par le silence éditorial : pendant l'exil en Europe, il écrit plusieurs textes destinés à encadrer et réactualiser des traductions de *La rebelión de las masas* ou *España invertebrada*. Dans «Prólogo para franceses», «Epílogo para ingleses», ou «En cuanto al pacifismo», le penseur défend à quiconque d'extrapoler de ses précédents ouvrages sa position par rapport à la Guerre civile : «ni moi ni ce volume ne sommes politiques», écrit-il à propos de *La rebelión de las masas* (IV, 115). Pourtant, en réactualisant ou approfondissant quelques idées de ce texte de 1930, il se charge lui-même de livrer entre les lignes une opinion, conservant ainsi le contrôle de son «silence», ou plus exactement de la publicité de son opinion. Puisque les textes théoriques sur la politique d'Ortega sont le plus souvent écrits pour légitimer sa pratique, comment les écrits de 1936-1938 tentent-ils justifier la contradiction entre opinion privée et opinion publique ? Comment évolue le libéralisme ortéguien, aux prises avec l'autoritarisme ?

Le choix politique privé en faveur des franquistes est choquant, ou du moins ambigu, au regard des fondements libéraux de la pensée politique ortéguienne. Il apparaît donc nécessaire de restituer la signification politique des textes de 1936-1939 en montrant leur lien avec la théorie politique d'Ortega, comme leur rapport avec le contexte politique européen et espagnol. La polémique dont sa position politique continue de faire l'objet —et qui cache d'ailleurs d'autres enjeux— montre la dimension politique et l'ambiguïté de ce prétendu «silence»¹. La

respectivement II, 16 ; XII, 11-13 ; XI, 59. La référence sera mentionnée dans le corps du texte dès que possible. C'est nous qui traduisons.

¹ L'ambiguïté de la signification politique des écrits d'Ortega persiste au-delà de sa mort, comme en témoigne la querelle entre d'une part, la critique d'inspiration marxisante —qui condamne soit les penchants réactionnaires, élitistes et anti-révolutionnaires du penseur politique, soit l'inconséquence pratique de l'homme public—, et les exégètes «orthodoxes», qui escamotent volontiers la signification politique de ses textes postérieurs à 1936, privilégiant la glose des

neutralité affichée du philosophe est-elle réelle, ou bien cette stratégie du silence masque-t-elle un double jeu ?

Afin d'élucider ces ambivalences, il s'agira donc de comparer l'opinion privée qui se dégage des sources, et l'opinion publique qui est manifestée dans les textes : on pourra ainsi déterminer si l'engagement pro franquiste d'Ortega est pris par conviction ou par pragmatisme, et savoir si sa position idéologique, un fois comprise en fonction de ses fondements philosophico-politiques, consiste en un appui doctrinal du franquisme ou propose un modèle politique alternatif.

L'EXIL EUROPÉEN. ORTEGA «NATIONAL»

Le choix d'un camp

Durant la Guerre civile espagnole, la sympathie d'Ortega y Gasset pour le camp des généraux soulevés, qui s'auto proclament «nationaux», ne fait aucun doute. Il a d'emblée choisi ce qu'il estime être le camp de l'ordre contre celui de la révolution. Tout au long du conflit, il maintiendra cette opinion, qu'il partage avec un petit groupe de réfugiés espagnols à Paris, mais qui lui vaudra aussi un certain isolement dans l'Europe de son exil¹.

Le 18 juillet 1936, au moment du soulèvement des généraux, Ortega est à Madrid ; il est gravement malade. C'est sous la pression qu'il signe le Manifeste pro républicain que de jeunes militants viennent lui présenter à la Residencia de Estudiantes où il s'est réfugié avec sa famille². Il organise rapidement son départ et arrive début septembre en France ; il s'installe à Paris en novembre, avec seize personnes de sa famille. Le fils aîné d'Ortega, Miguel, est resté en Espagne en attendant son incorporation comme médecin aux troupes des généraux soulevés, ce qui indique le camp implicitement choisi par son père. Manuel García Morente, qui depuis Paris fait jouer ses contacts dans l'officieuse ambassade franquiste pour accélérer l'incorporation de Miguel Ortega, le souligne ainsi :

«Je crois qu'il doit le faire, non seulement parce qu'il accomplira ainsi son devoir humain et citoyen, mais aussi parce que son geste servira à situer exactement la position de votre famille tout entière»³.

Effectivement, l'engagement des fils d'Ortega (le second devenant rapidement soldat des troupes nationales), ainsi que celui des fils de Gregorio

aspects philosophiques. La théorie du silence a ainsi permis à l'École de Madrid de sauver la figure d'Ortega du naufrage du libéralisme, tout en se revendiquant d'un certain héritage libéral.

¹ Pour récapituler le parcours effectué par Ortega pendant la première partie de son exil, qui se déroule essentiellement à Paris, je m'appuierai sur les biographies disponibles, ainsi que sur un corpus de lettres envoyées par son ami et disciple Manuel García Morente, qui, étant arrivé à Paris deux mois avant Ortega, le renseigne sur les conditions de l'exil et le climat du milieu des réfugiés espagnols. Cette correspondance, conservée à la Fondation Ortega y Gasset de Madrid (AOG), illustre assez clairement la nature des positions politiques privées du penseur et de son entourage.

² Voir Soledad Ortega Spottorno, *Ortega y Gasset : Imágenes de una vida, 1883-1955*, Madrid, Ministerio de Educación y Ciencia/ Fundación Ortega y Gasset, 1983, p. 47-48 ; J. Zamora, *op. cit.*, p. 411 ; G. Morán, *op. cit.*, p. 57.

³ Lettre de Morente, 21 octobre 1936, 3996, C-13/14 ; c'est moi qui souligne.

Marañón, Ramón Pérez de Ayala¹ ou Eugenio d'Ors, permet d'extrapoler les positions politiques familiales. Pour tous ces intellectuels, l'urgence est d'éviter le péril « rouge » —terme que l'on retrouve fréquemment dans la correspondance croisée de ces intellectuels².

En revanche, note encore García Morente, l'attitude hostile aux nationaux d'Eduardo Ortega, le frère du philosophe, risque de compromettre la famille tout entière. Début novembre 1936, il rapporte à José Ortega y Gasset un incident qui s'est produit à Paris, et qu'il juge fâcheux :

« Il y a trois nuits, la radio a annoncé qu'Eduardo, votre frère, était arrivé à Paris avec une commission du *Colegio de Abogados* de Madrid et qu'ils s'étaient présentés devant le Barreau [...] de Paris avec un message. J'ai pu jeter un œil sur ledit message, qui est une terrible diatribe contre les nationaux. Je vous le dis, quitte à vous faire faire du mauvais sang —une fois de plus— pensant que ces ingrates coïncidences ont peut-être contribué à l'atmosphère de Burgos, dont [le gouvernement], incapable de distinctions, pourrait contaminer et fondre ce qui est différent »³.

Autrement dit, il serait gênant que les nationaux confondent les attitudes des deux frères, diamétralement opposées. La nuance, comme le remarque fort à propos Morente, n'est pas ce qui définit le mieux le régime naissant.

Une chose est sûre, c'est qu'Ortega a peur. Les pressions exercées sur plusieurs de ses amis (et notamment García Morente, dont le gendre est assassiné et qui doit fuir l'Espagne sous les menaces) ou collègues (qui, comme lui, sont pourchassés par la Commission d'épuration universitaire et radiés de la faculté, à l'instar de Xavier Zubiri), sont autant d'éléments qui rendent plus qu'hostile le climat madrilène. Ortega se sent en danger partout ; c'est encore García Morente qui le rapporte :

« Cela me surprend un peu que pas même en France vous ne vous considériez hors de danger. N'y a-t-il pas là un peu d'exagération ? Je ne crois pas que l'animosité qui s'est déchaînée contre vous à Madrid arrive à un tel point »⁴.

Une fois en France, le penseur se sent pourtant toujours isolé et vulnérable. Il écrira, un peu plus tard : « je me suis rendu compte que je ne connaissais personne véritablement dans cette grande cité, sauf les statues ». Descartes, Comte ou Condorcet —avec qui il entretient des « conversations » imaginaires lui servant de prétexte à des raccourcis philosophiques (IV, 135) —, sont les seuls français qu'il connaît, avec ses contemporains Paul Hazard (dont il a fait traduire *La crise de la conscience européenne* à la *Revista de Occidente*), ou Louis Rougier, philosophe, épistémologue et historien des religions, auquel il confie

1 Voir Andrés Trapiello, *Las armas y las letras (Literatura y guerra civil, 1936-1939)*, Barcelona, Planeta, 1994, p. 74 et 124-128.

2 Voir « Palabras cruzadas sobre la tragedia española (Cartas inéditas de Ortega, Marañón y Pérez de Ayala) », *El Cultural*, 4 avril 2001.

3 Lettre de Morente, 1936, 3998, C-13. C'est moi qui souligne.

4 Lettre citée de Morente, 21 octobre 1936.

qu'il est « la seule personne du milieu intellectuel parisien » à s'être intéressé à lui¹.

L'opinion française face à la guerre d'Espagne est partagée². García Morente, dans une lettre à Ortega du 5 novembre 1936, relate par exemple une entrevue avec Paul Guinard, qui lui a rapporté son « indignation » devant « la conduite adoptée par les intellectuels libres comme Cassou et Malraux », et qui contraste avec celle « des autres, les intellectuels universitaires de l'Institut, du Lycée et de la Casa Velázquez ». Ces derniers, selon Morente, craignent que les nationaux, notoirement « francophobes », réussissent à prendre Madrid, car ils rencontreraient alors des difficultés à réintégrer leurs postes en Espagne³. Cette inquiétude sera d'ailleurs partagée à la fin de la guerre par les réfugiés espagnols eux-mêmes, lorsqu'ils comprendront le peu d'intérêt du nouveau régime à s'attirer la caution des intellectuels libéraux.

De plus, le climat politique français est tendu ; la Guerre d'Espagne est un sujet de crispations supplémentaire au sein du Front Populaire. Plutôt que d'appuyer son homologue espagnol, Léon Blum a préféré jouer la carte diplomatique anglaise, en renouant avec une « entente cordiale » anti-allemande, afin de ménager à la fois les radicaux et communistes de son gouvernement et une opinion publique exacerbée⁴. C'est Blum qui prend l'initiative d'un accord international de non-intervention —dont Londres se réjouit— et qui opte finalement pour une « non-intervention relâchée », qui permet le passage de certains matériels vers les républicains, tout en favorisant à terme le camp franquiste. La Guerre d'Espagne, en France et dans le reste de l'Europe, est un enjeu idéologique et culturel avant d'être géopolitique ou stratégique ; gauche et droite, révolution et fascisme, communisme et christianisme, se livrant ainsi combat par procuration⁵.

Ortega juge dangereuse la crise que traverse le Front Populaire, et craint que la situation ne s'envenime, comme il s'en ouvre à la comtesse de Yebes⁶ ; sa situation incommode le pousse à chercher refuge en Hollande, où Johan Huizinga l'a invité à plusieurs reprises et où il s'est déjà rendu au printemps 1936

1 Lettre d'Ortega à Louis Rougier du 16 novembre 1937, citée par G. Morán, *op. cit.*, p. 59. Il est intéressant de noter que Rougier est un auteur aujourd'hui récupéré par la « nouvelle droite » française.

2 Voir Jean-Marie Ginesta, « Jean Cassou et l'Espagne en 1936 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 7-8, 1986, p. 18-21 ; Jean-François Sirinelli, « Sur la scène et dans la coulisse : les intellectuels français à l'époque du Front Populaire », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 6, 1986, p. 15-17 ; Émile Témime, « L'écho de la Guerre civile espagnole en juillet 1936 : amplification ou déformation de l'événement », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 7-8, 1986, p. 13-17.

3 Lettre de García Morente à Ortega du 5 novembre 1936, 3993, C-13/11.

4 Voir François Delpla, « Léon Blum face à l'Allemagne nazie », in *Avenir et avant-gardes en France, XIXe-XXe siècles*. Hommage à Madeleine Rebérioux, Paris, La Découverte, 1999.

5 Voir Enrique Moradiellos, *El refugio de Europa: las dimensiones internacionales de la Guerra civil española*, Barcelona, Peninsula, 2001, et Juan Avilés Farré, *Pasión y farsa: franceses y británicos ante la Guerra civil española*, Madrid, Eudema, 1994.

6 Lettre d'Ortega à la Comtesse de Yebes du 3 août 1937 ; AOG, R. 31, JK. 37, citée par J. Zamora, *op. cit.*, p. 425.

pour une série de conférences. C'est à Oegstgeest, au mois de mai 1937, qu'il termine le « Prólogo para franceses » destiné à précéder l'édition française de *La Rebelión de las masas* (IV, 113-139). L'auteur y renouvelle sa profession de foi libérale et son hostilité envers le principe même de révolution, qu'elle soit communiste ou fasciste, car elle est dans les deux cas un anachronisme politique et le symptôme d'une société de masses. Ortega réussit malgré tout à ne pas juger le conflit espagnol et même à en parler. Sa volonté de ne pas prendre position va jusqu'au refus de signer une pétition *pro pace* lancée par Salvador de Madariaga, réfugié à Londres, qui lui est transmise en juin 1937 par l'intermédiaire de Xavier Zubiri¹. L'illusion d'une guerre courte s'est déjà effacée.

Parmi les « blancs » de Paris

Ortega ne reste pas longtemps en Hollande et retourne à Paris, où tant bien que mal, s'est recréé un petit cercle de sociabilité, constitué de ce que Morente baptise « notre petit monde d'émigrés », c'est-à-dire des intellectuels libéraux réfugiés en France : les écrivains Pío Baroja, Azorín et Pérez de Ayala, les philosophes García Morente et Xavier Zubiri, les médecins Gregorio Marañón et Teófilo Hermando, le physicien Felipe Blas Cabrera, etc. Il y a sans doute un « effet de groupe » dans l'opinion politique d'Ortega, qui se rassure et conforte sa position lors des *tertulias* informelles qu'il organise chez lui, en voyant ces exilés, et surtout ses compagnons fondateurs de la *Agrupación al Servicio de la República*, soutenir le mouvement franquiste. Il est fort probable, comme l'écrit Jordi Gracia, que ces vieux maîtres libéraux aient « mal choisi ce qu'ils considéraient être le moindre mal » face à ce qu'ils comprenaient comme une alternative communisme/fascisme². D'autre part, les précédents historiques espagnols laissent à penser que l'intervention des généraux pourrait aboutir à une restauration de l'ordre monarchique, ou bien que le régime qui s'imposerait serait provisoire et semblable au directoire de Primo de Rivera. Tous ces facteurs, auxquels il faut ajouter l'évolution idéologique de chacun, se conjuguent ainsi pour expliquer cette collective erreur d'évaluation de ce qu'était réellement le projet franquiste.

Il y a dans le cas d'Ortega une lente évolution, qui fait passer son libéralisme de la tendance réformiste et saint-simonienne des débuts jusqu'à un conservatisme toujours libéral, mais rétif à l'intervention des masses dans la vie politique, car elle est considérée comme une menace à l'ordre social³. Cette évolution a contribué au fait que le penseur identifie le danger majeur comme provenant du mouvement ouvrier, où prédomine, selon lui, un particularisme de classe qui pousse à l'action directe, contraire au principe de hiérarchie naturelle qui régit les sociétés ordonnées et harmonieuses (III, 103-122). Par ailleurs, il est

1 Lettre de Zubiri à Ortega du 15 juin 1937 ; AOG, R.6, JK. 56, citée par J. Zamora, *op. cit.*, p. 427.

2 J. Gracia, *op. cit.*, p. 91.

3 Cette évolution est notamment analysée par A. Elorza (*op. cit.*).

vivement opposé à l'idée de révolution, historiquement associée à l'idéalisme philosophique qu'il a toujours combattu (III, 207-230). La révolution ouvrière d'octobre 1934 a très certainement produit sur lui et ses pairs une vive impression. Elle constitue un précédent tant du « péril rouge » que de l'efficacité pour le contrer du général chargé de la direction des opérations de répression dans les Asturies, Francisco Franco.

Ortega croit donc choisir le camp de l'ordre et de la continuité, contre celui de la révolution et du chaos. Le terme de « national » choisi par le camp franquiste fait de plus écho à sa propre pensée politique¹, bien qu'il introduise une nuance de taille entre son patriotisme et ce que sera le nationalisme franquiste en se proclamant « national, et non pas nationaliste »². Par ailleurs, Ortega reconnaît ses propres idées dans les discours de Burgos, et notamment ceux du ministre et beau-frère de Franco, Serrano Suñer, que son fils lui envoie du front. Enfin, il sait que plusieurs de ses jeunes disciples ou lecteurs militent au sein de la Phalange, José Antonio Primo de Rivera en tête³. Les jeunes phalangistes, séduits par ses lyriques et vibrants appels à une nouvelle politique, ont cependant critiqué ses bases libérales, tout en accentuant le penchant organiciste de ses thèses sur la nation et société. Malgré cela, Ortega n'a certainement pas été insensible à l'idée d'être à l'origine d'un mouvement politique enthousiaste et conquérant.

Tous ces éléments semblent emporter sa conviction, puisque c'est à cette période, au printemps 1938, qu'il accepte de participer discrètement à la propagande franquiste. Il est contacté par les nationaux de Londres —le journaliste Luis Calvo et le directeur de la propagande, Juan Mata,— pour écrire des articles qui paraîtraient dans *The Times*. Plusieurs mois s'écouleront avant que l'essai intitulé *Concerning Pacifism* soit finalement publié dans *The Nineteenth Century and After*, après le refus du *Times* de publier cet article jugé trop long et trop théorique —refus qui, semble-t-il, a passablement frustré le penseur⁴.

1 Sur le programme de « nationalisation » de la politique espagnole et la proposition de création d'un « grand parti national », voir A. Elorza, chapitre « La nación y el trabajo », *op. cit.*, p. 189-225.

2 Les idées de nation et de nationalisation dans la pensée ortégienne, à partir des années trente, s'éloignent des présupposés raciaux et psychologues, encore teintés de l'idée allemande de Volksgeist, présents par exemple dans *España invertebrada*, pour s'orienter vers une conception constructiviste et historique, comme en témoigne le début de « Epílogo para ingleses » : « la nation ne naît pas, elle se fait » (IV, 282). Même si l'individu est « propriété d'une nation, marionnette d'une collectivité » (V, 242), la difficulté consiste justement à s'approprier ses actes, à être un authentique individu. Sur le concept de nation chez Ortega, voir Ricardo Tejada, « Lo nacional y lo liberal en el pensamiento político de Ortega y Gasset », *Cuadernos de Alzate*, n°20, 1999, p. 13-50.

3 Voir José Antonio Primo de Rivera, « Homenaje y reproche a Don José Ortega y Gasset », *Haz*, n°12, 5 décembre 1935 ; A. Elorza, *op. cit.* p. 212 et 251 ; et Javier Varela, *La novela de España. Los intelectuales y el problema de España*, Madrid, Taurus, 1999, p. 219.

4 Les échanges entre Luis Calvo, Juan Mata et Ortega sont mentionnés par J. Zamora (*op. cit.*, p. 603 note 34 ; AOG, R.7, JK. 49-50) et relatés par A. Elorza (*op. cit.*, p. 243-244) qui note avec justesse que « le silence politique d'Ortega en 1938 est surtout dû au peu de réceptivité des

Une réserve pragmatique

En somme, Ortega navigue toujours entre deux eaux, tâchant de faire avancer la cause au moyen de textes qu'il juge « d'intérêt national »¹, tout en doutant de la nature réelle du projet franquiste. Début 1938, Franco promulgue la Loi d'Administration de l'État et forme son premier gouvernement, sanctionnant le rôle prépondérant de Serrano Suñer dans la zone nationale. Le penseur confie alors à la comtesse de Yebes ses doutes quant à l'aptitude du gouvernement de Burgos à diriger un « mouvement impétueux et brutal en lui imposant une discipline sensée » et à « transformer un désir confus de "révolution" en serein esprit de réforme »².

Dès l'été 1938, il commence à préparer un éventuel départ vers le Portugal avec l'aide de l'agent local des nationaux, Prieto Bances, ancien membre de la CEDA et du gouvernement Lerroux. Ortega redoute « la possibilité que les choses... tournent en France de telle sorte qu'il conviendrait d'en sortir, et peut être même d'en sortir rapidement », comme il le confie à Bances depuis Saint Jean de Luz, où il passe l'été³. À l'automne 1938, ses problèmes de santé récurrents s'aggravent brusquement ; il frôle la mort et doit être opéré à Paris par Marañón et Hernando. La maladie, qui devient chronique pendant les années d'exil, signale les moments critiques dans la biographie ortéguienne. Le philosophe est mal à l'aise en France, mais appréhende tout autant un retour en Espagne.

Il réside au Portugal de février à avril 1939, tout en se tenant au fait de l'évolution politique espagnole. La nomination de Serrano Suñer à la tête du tribunal des Responsabilités politiques récemment créé l'inquiète beaucoup, comme il le signifie à Marañón dans une lettre de Lisbonne du 13 mars 1939⁴. Il juge que cette nomination est la « plus pénible nouvelle reçue d'Espagne depuis un an et demi », et que si elle est confirmée, il se verra obligé de prendre « des résolutions très énergiques, sans phrases ni gestes ». Cette formule ambiguë est une façon de résumer sa stratégie du silence, mais exprime aussi la réprobation tacite d'un régime auquel, s'il s'avérait durable, il n'apporterait ni caution ni soutien.

Il apprend que García Morente, qui vient de rentrer d'Argentine, encouragé par la progression des troupes franquistes, doit répondre à de « féroces attaques »

moyens de communication britanniques et français face à ses projets de réflexion philosophique justifiant le nationalisme ». Nous revenons plus bas sur le contenu de cet essai.

1 Lettre d'Ortega à Juan Mata du 1^{er} février 1938, AOG, 20, citée par A. Elorza, *op. cit.*, p. 243.

2 Lettre d'Ortega à la comtesse de Yebes du 10 avril 1938; R. 31, JK 40, citée par J. Zamora, *op. cit.*, p. 430. La lettre est curieusement signée « Whitehead » : Ortega, adoptant ironiquement (ou non) la logique binaire du conflit, semble s'assimiler aux « blancs », par opposition aux « rouges ». Il s'applique d'ailleurs à éliminer progressivement ces derniers de son entourage (G. Morán, *op. cit.*, p. 70-71).

3 Lettre d'Ortega à Prieto Bances du 16 juillet 1938 (citée par G. Morán, *op. cit.*, p. 74).

4 « Palabras cruzadas... », art. cité, p. 6.

du gouvernement de Burgos¹. Il pressent, comme il l'écrit à Justino de Azcárate ou encore à María de Maeztu², que Franco n'a pas d'intérêt immédiat à faire revenir les vieux intellectuels libéraux en Espagne, même si le régime y gagnerait un certain prestige ; et malgré l'ordre donné aux ambassades de promouvoir le retour des Espagnols, en réalité ce type de démarche n'est pas exactement favorisé. Après la « libération » de Madrid, dont Ortega et Marañón se réjouissent, Ortega précisera à Marañón que le type de « résolution » qu'il envisageait à la suite de la nomination de Suñer n'était pas de nature « politique ou collective », mais tout à fait « unipersonnelle et privée »³. Voyant s'instaurer un régime répressif et policier, soucieux à l'idée de devoir rendre compte de ses propres « responsabilités politiques », le philosophe prolongera son silence politique pour le restant de ses jours, et son exil pendant encore sept ans.

DOUBLE JEU OU STRATÉGIE DU SILENCE ?

La politique entre les lignes

Entre 1936 et 1939, Ortega écrit peu, et sa position politique reste privée. Il tient, par exemple, à ce que les réfugiés de Paris ignorent ses positions, comme en témoigne une fois encore García Morente, arrivé avant lui dans la capitale française : « Baroja, Zubiri et beaucoup d'autres réfugiés espagnols sont ici. Comme vous le souhaitez, j'évite que l'on parle de vous, et j'y parviens assez bien »⁴.

Néanmoins, plusieurs de ses textes laissent transparaître son opinion : l'article de janvier 1937 publié dans *La Nación*, intitulé « El derecho a la continuidad. Inglaterra como estupefaciente » (V, 261-263) ; les deux textes encadrant les éditions française et anglaise de *La Rebelión de las masas* — « Prólogo para franceses » (IV, 113-139), et « Epílogo para ingleses » (IV, 281-285), respectivement de mai 1937 et avril 1939 —, auxquels on doit ajouter un communiqué « Sobre la opinión pública » rédigé fin 1937 et destiné aux Américains ; et enfin l'article intitulé « En cuanto al pacifismo » (IV, 286-311), rédigé en décembre 1937 et publié en Angleterre en 1938.

À travers ces textes, tous destinés à un lectorat étranger, le penseur développe une double série de justifications à sa situation face à la Guerre d'Espagne. La première, que nous étudierons plus bas, est idéologique ; elle articule quelques aspects de la géopolitique européenne de cette fin des années trente avec les points essentiels de la pensée philosophique et politique ortéguienne. La deuxième est une légitimation formelle, qui consiste à établir que le silence est une preuve de responsabilité intellectuelle.

1 Voir G. Morán, *op. cit.*, p. 74.

2 Voir J. Zamora, *op. cit.*, p. 432.

3 Voir G. Morán, *op. cit.*, p. 71 et 76.

4 Lettre de García Morente à Ortega, 1936, 3999, C-13/16.

Le silence ortéguien, tant glosé par les exégètes, est annoncé dès 1932, avec la dissolution de son parti, l'ASR, et la distance croissante que prend le philosophe par rapport à la II^e République. Il émet encore sporadiquement ses opinions au cours de l'année 1933, notamment dans un texte répondant à la question du Président de la République lors de la crise du gouvernement Azaña. Il y résume ainsi sa vision de la politique républicaine :

« La crise actuelle [...] ne peut être gérée comme une crise normale qui se produirait dans un Régime profondément enraciné, et qui jouirait d'un prestige ancien. [...] Elle affecte très profondément l'avenir de la République. [...] Elle devra être palliée d'urgence par une action politique qui ne prétendrait pas opposer à la législation promulguée une autre de signe contraire, mais qui, au contraire, s'occuperait de rectifier radicalement [...] non les modes de gouvernement de la dernière année et demie — plus ou moins gauchistes, ce qui en soi n'est pas forcément néfaste —, mais l'abandon du Pouvoir public à l'arbitrage des autorités inférieures, la politique d'agression menée depuis les hauteurs du ministère, l'absence de magnanimité dans la mise à profit des hommes aptes, freinée par le caciquisme des partis, la légèreté et l'incompétence dans la prise de décrets et enfin, le but affirmé de faire fuir de la République tout ceux qui ne serait pas issus d'une classe déterminée ou de petits groupes réunis par le hasard »¹.

En substance, Ortega dénonce une crise qui n'est pas conjoncturelle mais structurelle ; il ne voit dans la politique de la gauche, comme dans celle de la droite, qu'incurie, archaïsme, et nivellement par le bas. C'est cette trop rapide décadence de la République qui a sans aucun doute motivé son choix par défaut d'appuyer le soulèvement des généraux. Par la suite, les seules allusions politiques que l'on trouve dans son œuvre ne sont jamais aussi directes et explicites, mais concernent des aspects généraux et théoriques relevant de la philosophie ou de la sociologie politiques.

Le philosophe, qui a toujours professé le primat logique du culturel sur le politique, considère néanmoins que le travail de l'intellectuel a des répercussions sur la sphère politique, sur l'organisation sociale ; et il le répète encore en 1937 dans son Prologue à l'édition française de *La Rebelión de las masas* :

« Les seules questions politiques pertinentes sont celles qui concernent les définitions fondamentales : homme, nature, histoire, société, individu, collectivité, État, usage, droit. Accomplir ce travail de définition serait peut-être une solution pour l'homme européen » (IV, 131).

C'est donc dans cette perspective d'action politique à long terme que l'on peut lire les travaux d'Ortega postérieurs à 1933, et tout particulièrement les ouvrages qu'il consacre à la compréhension de l'individu dans son rapport à la société². En revanche, le penseur s'est appliqué à maintenir secrètes, ou du moins discrètes, ses opinions et prises de parti concernant la politique immédiate.

L'on doit ainsi chercher la politique entre les lignes dans la production intellectuelle ortéguienne de la fin des années trente. Lui-même y invite le lecteur

¹ « La crisis actual... », AOG, B-138/7, publié dans *Luz*, 9 juin 1933, fait écho aux deux célèbres et derniers articles qu'Ortega publie dans *El Sol* début décembre (« ¡Viva la República! », XI, 524-531 et « En nombre de la nación, claridad », XI, 532-539).

² On pense notamment à des essais comme *Ideas y creencias* (1934/1940), *Ensimismamiento y alteración* (1939), *El hombre y la gente* (1949).

lorsque dans son « Epílogo para ingleses » il définit cet essai par son style « pickwickien, fait de pudeur et d'euphémismes », fidèle au « génie anglais », celui de « l'insinuation » (IV, 284). Cette volontaire ambiguïté ne doit pas être interprétée comme une coquetterie intellectuelle, mais plutôt comme un effet de la peur que ressent manifestement Ortega : il se sent menacé des deux côtés¹. « L'heure opportune » pour révéler ses opinions n'est pas encore arrivée. De fait, elle n'arrivera jamais : après-guerre, il semble que le philosophe comprendra mieux le projet franquiste, auquel il n'apportera jamais explicitement son soutien. Pendant toute la durée de la Guerre civile, il se tient d'ailleurs au courant de l'évolution des protagonistes des milieux intellectuels et politiques espagnols, et les mésaventures des uns et des autres, qu'on lui rapporte par courrier, l'incitent à jouer de prudence².

Opinion privée, opinion publique

Ortega souhaite que l'on ne parle pas de lui, et que son nom ne soit pas publiquement associé à l'un ou l'autre des camps qui s'affrontent. Ainsi, il réagit férocement aux propos qui lui sont prêtés dans l'édition américaine de *España invertebrada*, comme en témoignent les premières pages de « En cuanto al pacifismo », supprimées dans l'édition de 1946, et le texte intitulé « Sobre la opinión pública »³. Ce dernier expose clairement ce que l'on a appelé sa stratégie du silence :

« Pendant un quart de siècle, [M. Ortega] a exprimé publiquement, jour après jour, son jugement sur les affaires publiques espagnoles. Mais depuis cinq ans il a adopté la résolution de garder le silence le plus absolu. Il pense que l'écrivain, l'homme de la parole, doit apprendre dans le monde d'aujourd'hui la discipline du silence, et à ne pas parler sinon à l'heure opportune. La gravité de ce qui se passe aujourd'hui en Espagne l'amène à considérer ce silence plus impératif encore pour l'instant »⁴.

¹ Voir Armando Chávez Camacho, « La verdad sobre España. Una hora de conversación con Ortega y Gasset », *El Universal*, México D.F., 15 septembre 1947.

² C'est par exemple le cas pour Julián Besterio, dont le procès, en 1939, devient pour lui une « préoccupation obsédante », comme il l'écrit à Justino de Azcárate dans une lettre du 10 juillet 1939 citée par J. Zamora, *op. cit.*, p. 605 note 45.

³ « Sobre la opinión pública », AOG, B-144/2, fait référence aux notes qui accompagnent l'inexacte traduction de *España invertebrada* publiée par l'éditeur Norton en 1937, où le traducteur essaie de situer la position d'Ortega face à la Guerre civile. La lettre qui l'accompagne, envoyée aux États-Unis en 1937 par l'intermédiaire de Julio López Oliván, indique que le texte doit être communiqué comme si López Oliván lui-même l'avait écrit (G. Morán, *op. cit.*, p. 66) ; d'où l'usage, dans le texte, de la troisième personne. Cette traduction, qui irrite fortement Ortega, est encore mentionnée au début de « En cuanto al pacifismo » — à l'occasion de sa réédition anglaise et de son recensement dans une chronique du *Times* intitulée « Eternal Spain », qui donne lieu à quelques pages de justifications retirées par l'auteur lors de l'édition de 1946 et récupérées par Paulino Garragori dans son édition de *La rebelión de las masas*, Madrid, Alianza, 2001.

⁴ C'est le même « atroce silence », la même gravité qui conclut en janvier 1937 son article sur la mort d'Unamuno, perdue au sein de la « mort innombrable qu'est aujourd'hui la vie espagnole ». Entre les lignes, Ortega glisse ici encore quelques termes ambigus, en baptisant l'année 1936 « année de purification, année de remède énergétique » (*cauterio*). (« En la muerte de Unamuno », *La Nación*, 4 janvier 1937 ; V, 264-266).

Cependant, bien qu'il affirme « ne pas prétendre faire de propagande », il « manifeste son attitude opposée à l'opinion » qu'on lui prête dans ce prologue, et suivant laquelle

« ... le mouvement commencé en juillet 1936 contre les marxistes et les anarchistes espagnols [...] procéderait de la simple révolte de quelques militaires aidés par quelques maures et par deux nations autoritaires ».

Selon l'auteur, ce jugement, qui occulte « les faits les plus élémentaires », est réducteur et « puéril » ; il atteste l'inconscience de ses auteurs et pourrait causer de « graves dommages » sur l'opinion publique américaine. Ortega émet donc, en creux, une opinion : l'opinion contraire à celle qu'on lui prête. En d'autres termes, la Guerre civile ne serait pas le produit d'un soulèvement militaire, mais le fait des « marxistes et des anarchistes espagnols ». Il semble que le penseur souscrit implicitement à la thèse de la croisade des troupes franquistes contre le péril rouge qui menace l'Espagne. Et il s'irrite de la propagande procommuniste qui sévit dans les médias européens et américains : elle ne peut résulter que d'une méconnaissance de la réalité de la circonstance espagnole, et elle peut s'avérer dangereuse.

On retrouve cette idée dans plusieurs textes de cette période. Dans « En cuanto al pacifismo », le penseur soutient que

« ... l'ingérence de l'opinion publique de certains pays dans la vie des autres est aujourd'hui un facteur irrespectueux, vénéneux et générateur de passions belliqueuses, parce que cette opinion n'est pas encore régie par une technique adéquate au changement de distance entre les peuples » (IV, 304).

En effet, suivant la théorie ortéguienne, la réalité d'un pays est, un peu comme son langage, inaccessible à un étranger : il ne peut, par définition, maîtriser sa langue comme si elle était maternelle, ni connaître intimement ses coutumes, ses usages, son système de croyances, bref, sa réalité psychosociologique. Autrefois, la distance matérielle entre les nations rendait inoffensives les opinions sur l'étranger qui y circulaient ; mais le progrès technique, et surtout la rapidité des communications, donne à ce type d'opinions un impact accru et donc « toxique ». Ainsi, l'opinion

« ... de grands groupes sociaux américains est, de fait, en train d'intervenir — directement en tant qu'opinion, et non via le gouvernement — sur la Guerre civile espagnole. Il en va de même de l'opinion anglaise » (IV, 304).

Dans « Sobre la opinión pública », Ortega reproche aux Américains (comme il le faisait aux Anglais, dans « En cuanto al pacifismo ») de lui prêter des opinions qu'il n'a jamais émises, et de juger d'une situation trop éloignée d'eux pour qu'ils puissent en saisir les tenants et les aboutissants. Il suggère aux Américains de mener plutôt une enquête de sociologie politique sur l'état réel de l'opinion publique américaine à propos du conflit espagnol, seule réalité qui leur soit empiriquement accessible. De la même façon, il fustige la frivolité et l'insolence d'un Einstein qui s'est cru le « droit » d'opiner sur la Guerre civile,

alors qu'il arbore une « ignorance radicale » sur l'Espagne (IV, 307)¹. Pour Ortega, la responsabilité de l'intellectuel inclut en effet l'obligation de suspendre son jugement lorsque l'information dont on dispose est insuffisante².

Lui-même s'impose d'ailleurs à plusieurs reprises ce devoir de réserve, notamment en 1935, à la suite d'un voyage dans l'Allemagne nazie (V, 184-206). Fortement marqué par ce séjour, il se refuse néanmoins à tout commentaire sur la situation politique allemande, car « l'homme intellectuellement responsable » ne se satisfait pas de simples « impressions » mais exige une information complète sur son objet. Que l'on ne se surprenne pas de ces réserves, ajoute-t-il ; elles procèdent de recherches « assez approfondies » qui ont révélé que « la caractéristique de l'intellectuel depuis 1750 environ est l'irresponsabilité » — formule que le penseur reprend dans le « Prólogo para franceses » (IV, 122). Ortega, qui n'hésite pas en ce sens à se proclamer « anti-intellectualiste » (VI, 352), justifie par la théorie ses échecs passés et son silence présent.

Le droit d'opiner sur une réalité étrangère doit donc s'accompagner du devoir de s'informer correctement sur la réalité de ce pays. Dans le cas de la Guerre civile espagnole, le plus important chapitre est celui de son origine, des causes qui l'ont produite (IV, 305). Et les médias anglais, malgré les sommes colossales investies dans la recherche d'informations et le maintien de correspondants, sont à strictement parler incapables d'évaluer justement la situation espagnole³. À l'appui de cette idée, Ortega évoque le manifeste pro républicain de 1936, qu'il aurait signé « sous les plus graves menaces »⁴ tandis que les écrivains anglais, tranquillement installés dans leurs clubs, affirmaient que les communistes étaient les défenseurs de la liberté (IV, 306). Il parle enfin de la duplicité du *Labour Party*, qui tandis qu'il se prononce à une écrasante majorité

1 Ce qui, soit dit en passant, est un jugement de mauvaise foi de la part d'Ortega, car d'une part, Einstein connaissait l'Espagne, la Residencia de Estudiantes l'y ayant invité en 1923, et il avait à cette occasion rencontré Ortega y Gasset ; et d'autre part car il était alors lui-même aux prises avec un régime totalitaire, et en cela aussi apte qu'Ortega, sinon plus, à juger de la nature du franquisme.

2 Cette idée remonte sans doute à Descartes qui définit, dans les *Méditations Métaphysiques*, la liberté d'indifférence comme le degré minimal du libre arbitre, « pouvoir d'affirmer ou de nier, de poursuivre ou de fuir ». Cette liberté d'indifférence consiste à suspendre son jugement lorsque l'entendement n'est pas à même de produire une certitude nécessaire ; sur le terrain de la pratique, mieux vaut éviter l'action que choisir le mal et le faux.

3 En cela Ortega voit assez juste : Émile Témime souligne en effet que « journalistes et correspondants d'agence n'ont que peu de moyens d'accéder à l'information directe : le contrôle de leurs allées et venues est aussi strict en zone républicaine qu'en zone nationale (où la censure est plus centralisée, et bientôt concentrée aux mains de la Phalange). À Burgos ou à Madrid, l'information disponible dépend des documents fournis par les services spécialisés, qui ont naturellement tendance à confondre information et propagande » (art.cité, p. 14). Aussi les journalistes étrangers s'en remettent-ils souvent à ces communiqués de presse, tout en restant à la frontière.

4 Là encore Ortega semble de mauvaise foi puisque d'après le témoignage de sa fille, les jeunes républicains n'auraient même pas pénétré dans sa chambre de malade, et c'est elle-même qui aurait négocié avec eux la signature du Manifeste (voir Soledad Ortega, *op.cit.*, p. 48).

contre la formation en Angleterre d'un front populaire¹ —c'est-à-dire contre « l'union avec le communisme »—, « cultive ce même microbe dans d'autres pays », ce qu'Ortega, filant la métaphore, apparente à une véritable « guerre chimique » (IV, 307).

Un antipacifisme ambigu

Le résultat de cette désinformation, selon le penseur, c'est l'échec de la politique pacifiste anglaise. Une juste évaluation de la situation, lit-on entre les lignes de cet épilogue, aurait dû inciter les Anglais à intervenir plus énergiquement contre le communisme, cause véritable de la Guerre civile. Il serait aisé de faire d'Ortega un apologue de la guerre, à la lecture de ses critiques acerbes du pacifisme et de ses marques d'animosité envers des Anglais, dont il loue pourtant le modèle social, juridique et politique.

Ortega n'en veut pas seulement à l'Angleterre de déformer ou de ne pas écouter sa voix d'intellectuel espagnol, ce dont témoignent ses difficultés à y publier des articles. Il reproche surtout au gouvernement et à l'opinion anglais de s'être, depuis vingt ans, engagés dans la voie absurde et puérile du pacifisme. En effet, l'opinion publique britannique est majoritairement pacifiste, comme l'atteste le référendum privé pour la paix, organisé en 1935. Le souvenir des tranchées de 1914-1918, la confiance dans les vertus de la négociation raisonnable, ou encore la foi dans la S.D.N., contribuent à ce pacifisme ambiant. Et les gouvernements anglais, sous la double pression de la nécessité économique et de l'opinion, privilégient depuis le premier conflit mondial la recherche du compromis et le non-engagement militaire. Neville Chamberlain, l'homme de Munich en 1938, symbolise l'illusoire possibilité d'un compromis avec Hitler, la résignation face au mépris des traités internationaux, et le refus de toute alliance, fût-ce antifasciste, avec l'URSS. C'est ce même Chamberlain qui, en 1937, engage un processus de réarmement, conçu au départ comme manœuvre de temporisation. Sur le plan international, le pays glisse ainsi du pacifisme à la démission, renonçant à barrer la route aux fascismes en Europe.

Cette politique d'*appeasement* se traduit en Espagne par une diplomatie hésitante, dictée par des préjugés idéologiques évidents et la peur de voir le conflit ibérique dégénérer en guerre européenne. Le gouvernement anglais adopte ainsi très tôt une politique contraire aux intérêts de l'Espagne républicaine, pour se rapprocher peu à peu du camp nationaliste et concéder finalement à Franco la reconnaissance *de jure* de son gouvernement en février 1939². Comment interpréter, dès lors, les lignes de l'« Epilogo para ingleses », daté du mois d'avril (IV, 281), où Ortega estime que l'Angleterre entame une « manœuvre

¹ Voir Ian Young et Robert Silman, « Pour un Front populaire anglais : 1936 au Daily Herald », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 7-8, p. 36-40.

² Voir Jean-François Berdah, « L'Allemagne et le Royaume-Uni face à la question espagnole : reconnaissance *de facto* ou reconnaissance *de jure* ? (1936-1939) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, tome XXIX-3 (Époque contemporaine), Madrid, 1993.

d'assainissement historique », « sans gesticulations et au-delà de toutes les phrases » ? Certes, le philosophe se réjouit en privé de voir l'Angleterre pencher pour le camp national, ce qui le conforte dans son propre choix¹, qu'il estime être celui de la continuité. Mais l'ambiguïté du propos est réelle : on pourrait également concevoir qu'il fasse allusion au réarmement entrepris par Chamberlain, face à l'expansionnisme allemand, qui, comme il le confiera à Marañón dans une lettre de mars 1939, lui semble une menace pour les puissances occidentales².

Ainsi, Ortega exprime discrètement ses opinions politiques (anticommunisme, antipacifisme) dans les textes de 1937-1938; mais il le fait de façon allusive, privilégiant doubles sens et phrases ambivalentes. C'est une façon de maintenir son silence et de tenir parole, pour démontrer sa responsabilité d'intellectuel. Mais il est probable aussi qu'il ménage ses arrières et cultive, par ces concessions à la cause nationale, une non-belligérance destinée à préparer un retour en Espagne sans avoir à rendre compte de son passé républicain. En surface, le penseur maintient un silence relatif où chacun pourra lire les allusions qui lui conviennent.

Ce silence prophylactique, d'aucuns l'ont considéré comme un double jeu prouvant l'hypocrisie, l'opportunisme et la lâcheté d'Ortega ; d'autres le revêtent de dignité, de responsabilité et de noblesse d'âme. Il est sans doute plus sage d'évaluer ce silence non à l'aune de la légende qu'il a suscitée, mais plutôt en fonction de son contexte historique et intellectuel, tout en prenant en compte le fait qu'il est régulièrement ponctué de textes indiquant en creux les positions orteguïennes (même si elles sont ambiguës), et prolongeant ses travaux de philosophie politique. On notera que la position de « neutralité » ou « d'équidistance » que revendique Ortega est alimentée à la fois par son silence public, sa notion de la responsabilité intellectuelle à contresens, et son positionnement en tant que philosophe, jouissant du point de vue supérieur de la raison historique.

LA POLITIQUE, AU CRIBLE DE LA RAISON HISTORIQUE

Il est assez délicat de déduire la position politique d'Ortega d'après les textes écrits pendant la Guerre civile : le propos est brouillé par une ambivalence qui semble volontaire. Tout se passe comme si son pragmatisme prudent lui dictait des lignes interprétables à loisir dans un sens ou dans l'autre, au gré du lecteur. Or, sa position privée incline à lire certaines de ses phrases comme un zélé soutien de la cause franquiste, conclusion logique de sa « radicalisation conservatrice » ; interprétations auxquelles certains commentateurs se sont livrés sans nuance.

¹ Voir la lettre d'Ortega à la Comtesse de Yeves du 25 juillet 1937, AOG, R. 31, JK. 37, citée par J. Zamora, *op. cit.*, p. 425.

² Lettre d'Ortega à Marañón du 30 mars 1939, citée par G. Morán, *op. cit.*, p. 76.

Peut-on réellement trouver, dans les textes écrits entre 1936 et 1938, les éléments d'un appui théorique au soulèvement franquiste et au type d'État qu'il implante ? La déduction des positions implicites d'Ortega pendant la Guerre civile, pour être juste, doit se faire à partir d'une relecture des textes en fonction de sa vision philosophico-historique. On peut ainsi comprendre la critique ortéguienne du pacifisme et son analyse de la guerre, dont les accents clausewitziens pourraient conduire à une mésinterprétation ; sa lecture de la crise européenne, à laquelle est rapporté le phénomène de l'autoritarisme ; et enfin sa solution idéologique, qui tout en dépassant les formes politiques du passé, vise à une intégration future des États européens dans le respect de la liberté, du pluralisme et de la continuité.

Guerre et paix dans l'Europe des années trente

Les positions d'Ortega sur le pacifisme — puisque c'est souvent ce que la critique a retenu des essais périphériques à *La Rebelión*—doivent être interprétées comme un élément au sein de sa pensée politique, historique et sociale. Sa conception de la guerre se situe dans un courant de pensée qui va de Hegel à Julien Freund, en passant par Carl Schmitt, Georg Simmel et Max Weber. Le conflit y est conçu comme mode de coexistence entre sociétés, et donc comme l'un des moteurs du processus de civilisation européen. La guerre est ainsi pour le penseur espagnol un facteur d'invention, et pas seulement au plan technique : là où elle est, pour Simmel, forme de socialisation et d'unification, elle est pour Ortega « un énorme effort pour résoudre certains conflits », à l'origine du principe de discipline, forme purement humaine de coexistence (IV, 287).

Le pacifisme entendu comme renoncement à la guerre n'implique pas, selon le philosophe, que les conflits disparaissent : au contraire, « il les laisse intacts et moins résolus que jamais » (IV, 289). Lançant l'une des innombrables pistes non explorées qu'il égrène dans ses œuvres, le philosophe madrilène propose ainsi une analyse ordonnée des types de pacifisme, étude qu'entreprendra plus tard Julien Freund¹. La paix, comme la guerre, est une forme de rapport interhumain, une technique : « c'est le droit comme forme de rapport entre les peuples ». Le pacifisme traditionnel présuppose que la paix existe, sous la forme du droit international ; ce qui, selon Ortega, est non

¹ Julien Freund propose une catégorisation du pacifisme en trois catégories — pacifisme utopiste, policier et terroriste —, considérant, tout comme Ortega, qu'il est l'un des obstacles à la paix. Selon Freund, « on ne peut bien connaître les conditions de la paix possible qu'en connaissant d'abord le phénomène de la guerre » ; c'est précisément l'objet de la « polémologie », dont Freund estime que Georg Simmel est le précurseur. La polémologie conçoit le conflit comme une forme essentielle de socialisation, qui ne saurait être éliminée sans faire périr en même temps les sociétés. Elle rompt avec le rêve eschatologique kantien du Projet de paix perpétuelle, car elle comprend la paix comme « état exceptionnel de la société » : comme l'écrit Freund dans un commentaire sur Max Weber, « la paix n'est qu'un état qui élimine les moyens violents mais non les possibilités de conflit usant d'autres moyens » (« Guerre et politique de Karl von Clausewitz à Raymond Aron », *Revue française de sociologie*, vol. 17, 1976, p. 646).

seulement faux mais absurde. L'idée d'un droit international suppose en effet un vide social entre les nations (« inter »), que ce droit viendrait réguler. Or, dans ce vide social, espace fictif, il ne peut pas exister de droit puisque par définition le droit requiert comme substrat une unité de coexistence humaine, une société. Aussi, la prolifération de tribunaux internationaux et d'organes d'arbitrages entre États est inutile et anachronique : ils ne font qu'administrer un droit qui leur préexiste, recouvrant le champ autrefois occupé par la diplomatie¹ ! Un véritable pacifisme, « plus perspicace et plus efficace » (IV, 287), requerrait

« ... l'invention et l'exercice d'une série de nouvelles techniques, [dont] la première est juridique, et commencerait par découvrir les principes d'équité relatifs aux changements de la répartition du pouvoir sur la terre » (IV, 294).

Ortega conçoit ainsi les relations entre pays européens, sous leur forme pacifique ou belliqueuse, comme des luttes d'émulation, des conflits de coexistence au sein d'un espace géographique commun (IV, 117). Il va jusqu'à utiliser la métaphore domestique, voyant l'Europe comme une maison où plusieurs familles, qui coexistent depuis l'enfance, se cherchent parfois querelle tout en partageant le même destin (IV, 284). À partir de la définition de la guerre comme facteur socialisant — déjà préfigurée dans l'article de 1925 sur « l'interprétation guerrière de l'histoire » (II, 525) —, l'on peut entendre l'hypothèse ortéguienne de « l'indice de socialisation européen ». Le penseur envisage une histoire qui

« ... nous conterait les vicissitudes de cet espace humain [l'Europe], et nous montrerait comment son indice de socialisation a varié ; comment, parfois, il est descendu gravement, faisant craindre l'excision radicale de l'Europe, et surtout, comment la dose de paix à chaque époque a été directement proportion de cet indice » (IV, 297-298).

L'auteur n'en dit malheureusement pas plus sur la construction d'un tel indice, mais il juge qu'à l'heure où il écrit, il est notablement bas. Cette « désocialisation » de l'Europe est sensible d'après plusieurs indices : la « nervosité des derniers mois » de 1937-1938, qui a provoqué le repli des nations sur leurs frontières, « donnant ainsi un spectacle exagéré de leurs défauts les plus congénitaux » ; le mépris que manifestent « les nations aujourd'hui puissantes » envers la culture de celles qui sont « militairement ou économiquement faibles » ; ou encore l'ingérence d'opinions publiques étrangères, aggravée par le progrès des communications, dans la vie politique des autres pays. On est loin, en somme, d'un état de paix, qui suppose un haut indice de socialisation.

¹ La création de la SDN se résume pour Ortega à une « profonde erreur historique », l'un des anachronismes politiques qu'il fustige (IV, 291). Peut être que dans cette rancœur vis-à-vis de la SDN, il faut voir encore une allusion à la guerre d'Espagne : on sait que l'institution genevoise, déjà largement discréditée, a maintenu sa politique de non-intervention malgré les appels des représentants républicains à reconnaître la légitimité de leur gouvernement, et malgré la brutalité de l'intervention italo-allemande dans le conflit. Ce cas de « pacifisme » peut effectivement être considéré comme un échec du droit international. Voir Jean-François Berdah, « De l'intégration européenne à l'isolement international : La politique extérieure de l'Espagne républicaine (1931-1939) », *Relations Internationales*, n° 97, 1999.

Pour Ortega, l'Europe se trouve donc depuis quelques décennies dans un état de guerre bien plus radical que dans tout son passé (IV, 301). Le penseur signale l'absence de nouveaux principes communs de coexistence, c'est-à-dire d'usages, de normes ou d'instances adaptées aux bouleversements des rapports entre pays européens, et qui pourraient fonder des relations pacifiques. À l'heure où il écrit,

«... une partie de l'Europe s'efforce de faire triompher des principes qu'elle considère comme 'nouveaux'; l'autre s'efforce de défendre les principes traditionnels. C'est bien la preuve que ni les uns ni les autres ne sont en vigueur, qu'ils ont déjà perdu ou n'ont pas encore atteint la vertu d'instances» (IV, 299)

Or, «la cohésion interne de chaque nation se nourrit en grande partie des valeurs collectives en vigueur en Europe». En d'autres termes, la désocialisation de l'Europe, et les conflits idéologiques qu'elle entraîne ont des conséquences politiques directes à l'échelle nationale et européenne :

«Il est évident que [les régimes autoritaires] sont des manifestations inévitables de cet état de guerre civile dans lequel presque tous les pays européens se trouvent aujourd'hui» (IV, 301).

À l'échelle nationale, c'est-à-dire espagnole, on retrouve ce conflit de principes comme origine de la guerre civile. Le résultat de la guerre, écrit Ortega, c'est l'implantation d'un régime autoritaire. Or le penseur est lucide sur la nature de l'autoritarisme. Dans l'article intitulé «El derecho a la continuidad», il fournit une définition on ne peut plus claire du phénomène totalitaire. S'émerveillant de l'adhésion populaire que remporte la succession monarchique anglaise, il prête à la Russie, l'Allemagne et l'Italie, qu'il désigne nommément, ce discours :

«... pour obtenir un peu de discipline chez nos concitoyens, nous avons dû employer les moyens de Pouvoir public les plus anormaux qu'ait connus l'histoire. Nous avons porté à l'extrême la tyrannie, en lui soumettant des zones de la vie individuelle qui n'avaient jamais été réquisitionnées par l'autorité. Pour obtenir un bon rendement public de nos hommes, nous avons dû les alcooliser avec des credo frénétiques et les corseter avec des pratiques cataleptiques. Et ce démon d'Angleterre, avec un minimum d'autorité et d'État, se livrant simplement à la discipline qui pourrait émaner spontanément du fond intime de chaque citoyen, parvient à des réactions politiques d'une perfection indépassable» (V, 262).

Ces trois pays, ajoute le penseur, devraient s'inquiéter des résultats qu'une telle discipline pourrait fournir en temps de guerre. Il est manifeste que le philosophe est conscient des tensions des relations internationales à la veille de la seconde Guerre mondiale. Face à l'alternative entre chaos révolutionnaire et régime totalitaire, il propose une troisième voie : celle de la continuité. Ce qui ne signifie pas une position réactionnaire ou «immobiliste», car tout comme l'histoire (qui est continuité elle aussi) admet la polémique, le conflit (V, 183), les formes politiques doivent évoluer —mais dans la progression, non dans la rupture. Cette analyse vient ainsi nuancer la prise de parti d'Ortega en faveur de la cause franquiste : loin de signifier qu'il prône l'adoption d'un régime autoritaire, sa position est un choix par défaut. Plus que l'autoritarisme, le philosophe redoute

la révolution, hautement préjudiciable, selon lui, à la liberté individuelle et à la continuité juridico-politique.

« Liberté, pluralisme, continuité »

L'homme est un animal historique : son trésor, c'est sa mémoire, le répertoire de ses erreurs. La rupture avec cette continuité, en histoire comme en politique, est synonyme de régression. C'est pourquoi Ortega est contre le principe même de la *tabula rasa* qui est au fondement du projet rationaliste cartésien, mais aussi du projet révolutionnaire :

«Les révolutions, incontinentes dans leur hâte hypocritement généreuse à proclamer des droits, ont toujours violé, foulé aux pieds, brisé le droit fondamental de l'homme, si fondamental qu'il est la définition même de sa substance : le droit à la continuité» (IV, 136).

Cette idée de continuité acquiert dans le contexte où écrit Ortega une valeur toute particulière, parce qu'elle renvoie directement à un modèle politique concret : celui de l'Angleterre. Le philosophe l'emploie en janvier 1937, dans l'article intitulé «El derecho a la continuidad», dont il reprend, dans le «Prólogo para franceses», les idées essentielles. L'Angleterre vient alors de fêter le couronnement du nouveau roi, c'est-à-dire de célébrer la continuité d'une institution qui n'est pas destinée à gouverner, mais seulement à symboliser le pouvoir public. La monarchie anglaise est un témoignage vivant du passé qui, pour l'Anglais, continue de vivre dans le présent, comme l'atteste d'ailleurs son système juridique —basé sur la jurisprudence et le droit coutumier. Avec ces fêtes du couronnement, écrit Ortega,

«... l'Angleterre a une fois de plus opposé à la méthode révolutionnaire celle de la continuité, la seule méthode qui puisse éviter dans la marche des choses humaines cet aspect pathologique qui fait de l'histoire une lutte pérenne entre les paralytiques et les épileptiques» (IV, 138).

Sous la métaphore clinique, souvent employée, le philosophe ne désigne pas autre chose que l'éternel débat entre réactionnaires et révolutionnaires : «Communisme et fascisme ne sont qu'orthopédie» face au modèle anglais, qui représente la seule solution «historiquement saine» (V, 262). Ortega loue le modèle de discipline civile à l'anglaise, qu'il oppose implicitement au modèle allemand de l'organisation, défini deux ans plus tôt dans la série «Un rasgo de la vida alemana» (V, 184-206) ; on retrouve d'ailleurs cette opposition chez N. Elias¹. Le philosophe est certes admiratif devant l'organisation sociale à l'allemande, mais contrairement à ce qu'a pu écrire Elorza², elle ne constitue pas pour lui un exemple à suivre, car elle suppose un intolérable empiètement sur la vie privée. En cela, il reste très proche des fondements du libéralisme ; il cite

1 Norbert Elias explique ainsi la dérive totalitaire et xénophobe du nazisme comme une forme de « dé-civilisation », à partir de l'habitus national allemand qui a conduit à la survalorisation de l'entité collective nationale par rapport à celle de principes démocratiques plus individualistes. Voir Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calman-Lévy, 1991, et Danilo Martuccelli, *Sociologies de la modernité*, Paris, Gallimard, 1999, p. 249-251.
2 A. Elorza, *op. cit.*, p. 237.

d'ailleurs Spencer et Stuart Mill, qui avaient déjà compris que l'« augmentation de la force sociale », c'est-à-dire l'étatisation, n'irait qu'en s'accroissant, s'accompagnant d'une « diminution du pouvoir individuel » (IV, 127).

Or, la liberté individuelle est un principe politique central chez Ortega, qui cite également Guizot¹, pour lequel « la liberté et le pluralisme sont deux choses réciproques », qui ont toujours été au cœur de la pratique européenne (IV, 122). Pour le penseur espagnol, ces deux principes se trouvent menacés par le phénomène de révolte des masses. Dans la philosophie ortéguienne, l'épanouissement de l'individu est conçu comme la réalisation de son propre destin ; il est fonction de son autonomie, c'est-à-dire de sa liberté et de sa responsabilité². L'homme-masse, qui est le contraire de l'authentique individu, ne sait pas qu'il est sur terre pour accomplir un dessein, une mission ; c'est pourquoi il est hostile au libéralisme (IV, 122). Alors que l'individualisme a enrichi le monde, l'actuelle diminution de la « variété de situations » qui caractérisait autrefois l'Europe nous mènerait tout droit vers une phase comparable au Bas Empire romain, qui fut aussi un « temps de masses » (IV, 128). Ainsi, à la féconde diversité des cultures, se substituerait une uniformisation étouffante ; à l'enthousiasme de jadis envers la différence, succéderait la méconnaissance de l'autre, le cloisonnement, et donc le mépris et l'exclusion des autres cultures.

La politique d'Ortega est donc profondément en écho avec sa philosophie de la raison historique³. Toutes deux sont fondées sur une conception dynamique, fluide, plurielle du réel ; ce qui fait de la doctrine politique ortéguienne un véritable plaidoyer pour le pluralisme (IV, 116, 121, 123, 285). La fluidité du vivant doit se retrouver à tous les échelons de l'appareil politique, sans quoi celui-ci sclérose la vie des individus et freine la créativité de la culture. C'est

1 Ortega, dans le « Prólogo para franceses », ne cache pas son admiration pour le libéralisme doctrinaire français : Guizot, Royer-Collard, Broglie..., qu'il donne pour un « cas exceptionnel de responsabilité intellectuelle » (IV, 122). Il salue leur lutte philosophique contre les droits de l'homme, « absolus métaphysiques abstraits » et leur découverte de « l'histoire comme véritable absolu ». Ortega, dans son prologue à L'histoire de la civilisation européenne de Guizot (V, 251-254), mentionne déjà la convergence entre l'ouvrage du doctrinaire et son propre programme de la « raison historique ». Il insiste sur l'idée que la Charte de Charles X est un essai de formule politique « mixte », conciliant « le droit historique des rois et le droit idéal, rationnel, a priori du peuple », après les formes politiques extrêmes, « pures » qu'étaient l'absolutisme et la Révolution. Enfin, Ortega s'identifie sans doute à l'implication des doctrinaires dans la sphère publique. Rappelons qu'en 1827, Guizot fonde avec le philosophe Royer-Collard la société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, destinée à organiser l'opinion libérale en rassemblant bourgeoisie et gauche démocratique dans le but de constituer une élite susceptible d'intervenir dans le jeu politique. Guizot ralliera finalement la Monarchie de Juillet, qui garantit à ses yeux les principes de libertés individuelles et politiques de 1789 tout en usant de la représentation censitaire. À travers les nombreux points communs entre les doctrinaires et Ortega, la tendance conservatrice de ce dernier est d'autant mise en relief.

2 Voir Ángel Peris Suay, « El liberalismo de Ortega y Gasset más allá del individualismo », *Revista de Estudios Ortegaianos*, n° 6, 2003, p. 169-198.

3 Voir Eve Giustiniani, « De la raison vitale à la raison historique : la philosophie de l'histoire au secours de la politique chez Ortega y Gasset, 1923-1930 », in P. Aubert, dir., *Transitions politiques et culturelles en Europe méridionale (XIX^e-XX^e siècle)*, *Mélanges de la Casa de Velázquez*, nouvelle série, n°36-1, 2006, p.83-106.

particulièrement le cas du droit, dont la stabilité est une véritable « camisole » pour les choses humaines, qui « ne sont pas *res stantes* mais, tout au contraire, des choses historiques, c'est-à-dire pur mouvement, mutation perpétuelle » (IV, 292). À cette conception figée du droit, il faut substituer de nouvelles techniques juridiques, plus souples : là encore, le modèle est anglais. Le meilleur exemple de cette flexibilité juridique, avance en effet le penseur, c'est le Commonwealth, qu'Austin Chamberlain en 1925 définissait à l'aide des notions de « marge » et « d'élasticité » (IV, 293). Fluidité et flexibilité —d'ailleurs garantes de continuité—, voilà l'avenir des institutions juridiques : « L'homme a besoin d'un droit dynamique, d'un droit plastique et en mouvement, capable d'accompagner l'histoire dans ses métamorphoses ».

Le dépassement du libéralisme et de l'autoritarisme

Prévoir et sentir les métamorphoses historiques, c'est une tâche ardue pour le politique. C'est pourquoi il doit s'en remettre aux intellectuels, aux philosophes, bref, aux « prophètes », aux « âmes sensibles comme un fin sismographe, qui reçoivent avant les autres la visite de l'avenir » (IV, 291). Les grandes époques historiques procèdent, selon le penseur, de cette étroite collaboration ; et « une saine politique est de moins en moins envisageable sans une longue anticipation historique, sans prophétie ». Cette idée, Ortega l'a déjà émise dans un essai fondateur de la raison historique, *El tema de nuestro tiempo* ; il y définit « l'historiologie », ou prévision du futur, comme l'un des objectifs possibles d'une connaissance intégrée du passé.

C'est grâce à l'exercice visionnaire de la raison historique que l'on pourra éviter les anachronismes politiques. Depuis les années vingt, Ortega considère l'alternative droite/gauche comme une « hémiplegie morale », et relègue toutes les partis existants dans la « faune du passé » (III, 156 ; III, 170 ; XI, 97 ; IV, 276...). « Avoir été quelque chose est la force qui empêche le plus automatiquement de l'être à nouveau », répète-t-il dans *Historia como sistema*, essai rédigé en 1935. L'homme européen a déjà été démocrate, libéral, absolutiste, féodal ; mais il ne l'est plus, et ne peut plus l'être (VI, 39). Ces formes ne peuvent plus soulever son enthousiasme, son adhésion, et leur réutilisation ne serait qu'orthopédie. Il faut donc inventer des formes politiques nouvelles.

Le penseur, timidement, s'essaie ainsi à prévoir l'avenir politique occidental à partir des données de son histoire. Le constat d'actualité est alarmant. Repli derrière les frontières, nationalismes exacerbés, état de guerre latente :

« ... si tout ceci arrive en Europe c'est qu'elle souffre d'une crise de sa foi commune, de la foi européenne, des valeurs collectivement admises qui sont la base de sa socialisation » (IV, 308).

La crise politique, en dernière analyse, prend racine dans une crise culturelle. La solution proposée par Ortega débute donc au plan culturel : il prône une forme plus avancée de coexistence européenne, qui entraînera « un pas en avant dans

l'organisation politique et juridique de son unité ». Cette solution requiert avant tout de se départir du vieil internationalisme, qui

« ... a empêché de voir que c'est seulement à travers une étape de nationalisme exacerbé que l'on pourra parvenir à l'unité concrète et pleine de l'Europe. Une nouvelle forme de vie ne peut s'installer sur la planète avant que la forme précédente, traditionnelle, n'ait été essayé dans sa modalité extrême » (IV, 309).

L'Europe ne peut être une « inter-nation » : elle sera « l'ultra-nation », et s'accomplira par le dépassement des logiques nationalitaires. Le philosophe espagnol parie ainsi définitivement, et de façon assez clairvoyante, sur l'idée d'États-Unis d'Europe. Il existe déjà, selon lui, une société européenne, même si elle est plus « ténue » que les sociétés anglaise ou française (IV, 297). L'Europe possède des normes et des usages communs, qui ne sont pas encore concrétisés sous forme d'instances ; mais la construction juridico-politique découlera logiquement de l'unité socio-culturelle. Ce processus, explique Ortega, sera peut-être amené à se réaliser soudainement, provoqué par des circonstances extérieures : « la queue de cheval d'un chinois qui viendrait à dépasser de derrière l'Oural, ou encore une secousse du grand magma islamique » (IV, 119).

En ce qui concerne la forme politique de ce futur État européen, et même de celle des nations qui le composent, le penseur est plus flou. Il n'en fournit qu'une « énonciation schématique » qu'il invite à prendre comme « doctrine positive » (IV, 309) ; selon lui l'avenir le plus probable est :

« ... une articulation de l'Europe en deux formes distinctes de vie publique : la forme d'un nouveau libéralisme et la forme qui, sous un nom impropre, est communément appelée "totalitaire". Les peuples mineurs adopteront des figures de transition ou intermédiaires. Cela sauvera l'Europe. Une fois de plus, il apparaîtra évident que toute forme de vie a besoin de son antagoniste. Le "totalitarisme" sauvera le "libéralisme", en déteignant sur lui, en l'épurant, grâce à quoi nous verrons bientôt un nouveau libéralisme tempérer les régimes autoritaires » (IV, 310).

L'avenir politique est donc une sorte de dépassement dialectique, à la fois conservation et suppression, des formes existantes. Cette « doctrine », qui résume à soi seule l'ambiguïté politique d'Ortega, est déjà présente dans ses écrits antérieurs, et notamment dans *Historia como sistema*, où il montre que l'autoritarisme a déjà existé sous diverses formes dans le passé : « monarchies absolues, césarisme, dictatures unipersonnelles ou collectives ». Aucune de ces formules du passé, conclut-il, ne peut satisfaire l'homme d'aujourd'hui. Il doit donc « inventer un nouvel être de l'État, ne serait-ce qu'un nouvel autoritarisme ou un nouveau libéralisme » (VI, 39).

Partant, il est difficile de faire du philosophe espagnol un apologue de l'autoritarisme, que ce soit sous sa forme franquiste, communiste, ou fasciste. Comme le démontre *La Rebelión de las masas*, il considère clairement ces deux dernières formes comme des avatars de l'autoritarisme du passé, appelés eux aussi à disparaître. Communisme et fascisme sont d'ailleurs morphologiquement similaires, puisque étant la traduction politique de la société de masses, ils sont par nature révolutionnaires, utilisent le « politicisme intégral » comme moyen de

socialisation, et menacent à la fois la liberté individuelle, le pluralisme et la continuité — bases de la doctrine politique ortéguienne.

On ne peut ainsi prendre les formules finales de « En cuanto al pacifismo » comme le dernier mot d'Ortega en matière de politique. C'est pourtant ce que pourraient faire croire ses courriers relatifs à la montée en puissance de l'Allemagne nazie en Europe. À la suite de la conférence de Munich en 1938, où la France, l'Italie et l'Angleterre contresignent l'annexion des Sudètes par Hitler, il explique à son ami Marañón que cet accord :

« ... est un premier pas vers ce que dans mon "Épilogue" j'appelais une "articulation provisoire" entre les États totalitaires et les libéraux. Pour le moment, il constitue une énorme victoire des premiers. Mussolini et Hitler se sont réparti les rôles »¹.

Dans une lettre du 30 mars 1939, Ortega s'inquiète cependant de la progression allemande, et estime que les démocraties occidentales devraient la freiner :

« Si les puissances occidentales ne réagissent pas plus au dernier exploit de l'Allemagne qu'elles n'ont réagi jusqu'alors, elles peuvent se considérer comme liquidées. De toute façon, je suis surpris qu'il ne surgisse pas dans ces pays de mouvements autoritaires, car tous les jours, les institutions parlementaires démontrent à grands cris leur ineptie »².

L'étonnement du penseur n'est pas dû à une forme de prosélytisme, mais à sa lecture des dysfonctionnements des États européens, qu'il attribue aux failles de leurs fondements philosophiques. Il faut ainsi prendre ces phrases avec les précautions qu'impose la connaissance de la théorie politique ortéguienne, et notamment de sa vision historique des formes politiques. Le penseur lui-même qualifie l'articulation qu'il évoque de « provisoire » ; il entrevoit autre chose au-delà de celle-ci, qu'à défaut de pouvoir définir conceptuellement il appelle de ses vœux, à sa façon lyrique coutumière :

« Cet équilibre purement mécanique et provisoire permettra une nouvelle étape de repos minimal, indispensable pour que surgisse de nouveau, au plus profond des âmes, la source d'une nouvelle foi. Cette source, c'est l'authentique pouvoir de création historique ; elle ne naît pas au milieu de l'altération, mais à l'abri du repli en soi » (IV, 310).

Il y a là sans doute, de la part d'Ortega, un aveu implicite d'impuissance et d'échec pratique ; mais aussi un appel à tous les intellectuels désireux d'inventer un avenir à l'Europe. Loin de « l'altération », c'est-à-dire du système de croyances et du répertoire d'usages du passé, périmés, que par inertie les masses tendent à revendiquer, Ortega prône un *ensimismamiento*, un repli vers l'intériorité féconde de l'individu, où la quête authentique de chacun peut se révéler et s'accomplir. Cette opposition, qui sera développée au cours des années quarante, est non seulement de nature éthique mais aussi, nécessairement, de nature politique : elle consiste à préférer, à l'uniformisation totalitaire, le refuge dans la liberté intérieure.

¹ Cité par G. Morán, *op. cit.*, p. 69.

² Cité par G. Morán, *op. cit.*, p. 76.

CONCLUSION

Exil, maladie, difficultés financières, solitude composent en quelques mots le tableau de l'existence d'Ortega pendant la Guerre civile espagnole. Son choix politique, c'est celui du camp de l'ordre contre celui de la révolution ; la retraite publique prise trois ans auparavant et la crainte des pressions l'incitent à maintenir cette opinion strictement privée. Le penseur se réfugie en France, mais ne s'y sent guère plus en sécurité : l'opinion publique plutôt favorable aux républicains, la crise que traverse le Front Populaire et les tensions franco-allemandes contribuent à son sentiment d'isolement et de vulnérabilité. Appréhendant autant de rester en France que de rentrer en Espagne, où la zone nationale voit s'implanter un régime autoritaire et répressif, Ortega prépare sa sortie et séjourne le Portugal, puis organise son départ vers l'Argentine (septembre 1939).

Son opinion politique pendant la Guerre civile s'explique par divers facteurs. Il faut d'abord invoquer la déception et la frustration engendrées par l'expérience républicaine, et la peur ressentie par le philosophe face à la violence exercée dans chacun des deux camps. Il convient d'autre part de prendre en compte l'évolution conservatrice de sa pensée politique —tentée par l'élitisme, les métaphores organicistes et l'utopie d'une grande union « nationale » ; et son opposition totale à l'idée même de révolution, qui procède non seulement de son anti-idéalisme philosophique mais aussi du traumatisme de la révolution de 1934. La récupération flatteuse de sa pensée par les secteurs phalangistes a également dû jouer dans son choix idéologique, même si Ortega n'est pas dupe des « modifications » que sa pensée a pu subir au passage. Enfin, il ne faut pas négliger l'influence qu'ont pu avoir sur lui les opinions échangées dans le petit cercle de sociabilité des intellectuels libéraux réfugiés en France, et qui semblent avoir commis une erreur d'évaluation collective sur la nature réelle du projet franquiste.

L'implantation progressive du régime de Burgos ne rassure pas le philosophe sur le type d'État qui s'annonce ni sur la position qu'y auront les intellectuels. Inquiet d'avoir à rendre compte de ses « responsabilités politiques », Ortega se renseigne et entretient une correspondance préventive avec les agents franquistes de Londres ou Lisbonne. Il accepte finalement de servir publiquement la cause nationale. Le penseur choisit donc de briser son silence — quoique de façon délibérément ambiguë—, nous permettant ainsi de déchiffrer sa position politique implicite. L'ambiguïté de ses textes de 36-38 tient d'abord à sa volonté de ne pas rompre, au moins en surface, le silence qu'il a proclamé, de plus en plus difficile à maintenir ; il légitime au passage cette stratégie du silence par une surprenante théorie de la responsabilité intellectuelle. Ses allusions cachées et l'ambivalence générale de ses propos peuvent ensuite être expliquées par l'hypothèse d'un double jeu, consistant à donner au camp national quelques preuves de « bonne volonté » (afin d'éviter la persécution), tout en ne prenant jamais explicitement parti pour le franquisme (pour sauver son honneur de libéral).

Ce qu'Ortega partage néanmoins clairement avec Franco, c'est son anticommunisme, dont il n'a d'ailleurs jamais fait mystère. Il s'acharne ici contre l'opinion publique anglo-saxonne, dont le pacifisme cache une inclinaison pro républicaine. Dans la condamnation de l'ingérence de l'opinion publique étrangère dans le conflit espagnol, c'est son opinion privée sur le sujet qui transparait. Les Anglais et les Américains devraient moins faire confiance à leurs médias qu'à la voix d'un intellectuel espagnol, apte à comprendre les racines profondes de la Guerre civile. Une analyse claire de la situation aurait dû rapidement faire renoncer la France et l'Angleterre à leur politique de non-intervention. Dans ces propos, le lecteur peut sentir l'amertume d'un intellectuel menacé dans son propre pays, et ignoré par les milieux culturels étrangers.

La condamnation du pacifisme, l'éloge de la guerre sont les propositions idéologiques auxquelles on a voulu résumer les textes ortéguiens de 1937-1938. Or, une lecture adéquate de ces raisonnements doit les resituer dans leur contexte philosophique, celui de la raison vitale, qui sert de fondement à toute la doctrine politique ortéguienne. La critique du pacifisme n'est pour Ortega qu'un point de départ contextuel, pour développer une analyse de la guerre comme forme de socialisation entre pays européens : elle n'a pas empêché, au cours de l'histoire, que ces pays partagent une communauté de destins. Ortega remonte aux sources de ce qu'est pour lui la coexistence politique, une communauté de valeurs, d'usages, de normes, et enfin d'instances. La crise de ces valeurs conduit à un processus de « désocialisation », manifeste dans l'Europe de 1937 : la méconnaissance mutuelle entre États génère un climat de guerre latente ; les conflits idéologiques entre anciennes normes et nouveaux principes, qui illustrent la crise du modèle parlementaire et de l'État nation, débouchent sur des régimes autoritaires.

Le penseur est lucide quant à la nature de ce type de régime. Aussi, bien que ses textes de 1936-1938 fassent quelques concessions à la cause franquiste, il y expose en creux sa propre doctrine politique, qui pourrait tenir dans la devise « liberté, pluralisme, continuité » : liberté de l'individu, pluralisme de la société, continuité des institutions. Trois fondements qui se trouvent à l'opposé de l'étatisme oppressant et destructeur caractéristique de toute entreprise révolutionnaire, qu'elle soit de droite ou de gauche.

Les idées d'Ortega découlent de son analyse de la politique au moyen de la raison historique, outil philosophique qu'il élabore depuis les années vingt. L'analyse l'amène à considérer toutes les formules politiques du passé —de l'autoritarisme à la démocratie— comme des formes déjà périmées qu'il serait vain de vouloir ressusciter pour notre temps. L'avenir politique de l'Europe, c'est justement l'Europe : une construction juridico-politique qui épouserait avec fluidité les contours d'une nouvelle sociabilité européenne, basée sur la connaissance et le respect mutuel entre les peuples.